

CHAPITRE XVII.

DE L'AMOUR. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Seul il tient les rênes de l'empire du monde; partout il dirige son vol; il est accompagné d'une lumière pure qui dissipe les ténèbres du chaos; sa voix retentit dans toute la nature.... (ORPHÉE.)

Il y a dans l'âme une force qui, la portant hors d'elle vers l'idéal, tend à l'union: c'est l'amour dans le sens le plus étendu. (HEMSTERHUIS.)

Le mariage peut seul faire une vertu de cette passion. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Cette loi est la vie de l'univers. Nous la retrouvons partout, au premier et au dernier degré de la création, se modifiant avec la matière et se divinissant avec l'esprit. Comme affinité, elle attire les molécules; comme attraction, elle soutient les mondes; comme force productrice, elle renouvelle la nature; comme sentiment, elle nous ouvre l'infini. Ainsi la loi, se dégageant peu à peu de ses formes géométriques, passe de l'attraction à l'amour, et déjà, dans les plantes et dans les animaux, elle semble n'être plus que l'attrait du plaisir.

Dans les plantes, voyez-la créer des chefs-d'œuvre pour un hymen de quelques heures. Rien ne lui

coûte: les parfums, les formes, les couleurs, la grâce, la richesse; elle varie, elle prodigue tout, comme si elle savait que, hors de là, des yeux s'ouvrent pour voir et des âmes pour admirer. Ce sont des colonnades d'or, des palais d'émeraude, des couches veloutées, des rideaux d'azur et de pourpre; c'est le zéphyr qui agite toutes ces tiges, qui fait flotter toutes ces draperies, qui épanche toutes ces senteurs; qui module toutes ces harmonies, soupirs voluptueux de la nature éternellement portés vers le ciel.

Et, pendant que le mystère s'accomplit, une année nouvelle est accordée à la terre. Elle reçoit la vie au milieu de ces charmants spectacles. O prodiges! déjà tous les trésors qui doivent l'embellir sont placés en réserve dans les germes que l'amour vient de féconder.

Des plantes aux animaux la scène s'anime et la vie se répand. Voici un troisième monde, où le plaisir prend une voix, où tous les êtres s'appellent et se cherchent, où l'oiseau chante, où l'insecte bourdonne, où les lions rassemblés font retentir les déserts de leurs terribles rugissements. Ici commence l'amour! l'amour terrestre et passager, un amour d'une saison, d'un jour, d'une heure; et cette heure passée, les lions redeviennent solitaires, l'oiseau perd son brillant plumage, le rossignol cesse de chanter, et la beauté s'évanouit.

La nature le veut ainsi. En appelant tous les êtres à la volupté, en multipliant l'amour, elle en a mé-

nagé les flammes ; car elle prévoyait les périls d'une plus grande libéralité. La pérennité de l'amour dans les animaux, qu'aurait-elle produit, sinon une guerre éternelle, une multiplication effroyable, la confusion et le chaos ?

Jusqu'ici la loi a été imposée, quoiqu'en s'adoucissant toujours par le plaisir. Arrivée à l'homme, elle cesse d'être une obligation sans cesse d'être une force. Sa force même s'accroît de tous les charmes du sentiment du beau et de l'infini ; mais, en s'accroissant, elle change de direction, et s'élève, pour ainsi dire, de la terre au ciel. Quelque chose qui ne veut pas mourir, un sentiment qui se déclare lui-même éternel, s'éveille en nous. Le premier élan de deux âmes qui se reconnaissent est d'appeler une autre vie : on dirait que la nature attache à l'amour une révélation de l'immortalité.

Quelle misère ! ce sentiment qui nous divinise se lie à un acte d'animal. La nature nous rappelle à la terre par la volupté du ciel, comme elle nous rappelle au ciel par les douleurs de la terre.

Et cependant l'homme reste libre, il peut repousser les voluptés qu'on lui présente ; il peut ce que les animaux ne peuvent pas, il peut refuser de transmettre la vie. Le plaisir ne lui est point imposé ; et s'il s'abandonne à la loi, ce n'est point parce qu'elle est une loi, ce n'est point parce qu'elle est un charme, c'est parce qu'il peut en faire une vertu.

Sur ce point, les avertissements de la nature sont positifs ; ils ne laissent aucun prétexte à nos pas-

sions : ils condamnent tous les excès, le célibat comme la débauche ; et l'ordre s'établit dans les gracieuses harmonies de la vertu et du plaisir. Voici la loi :

Parmi les animaux, le nombre des mâles et des femelles varie suivant les espèces. Tantôt nous voyons une seule femelle pour un grand nombre de mâles, comme chez les abeilles ; tantôt un seul mâle pour un grand nombre de femelles, comme dans les gallinacés. La nature donne à celle-ci une cour, à cet autre un sérail. Quelquefois elle multiplie les mâles plus que les femelles dans l'intention de perpétuer la vigueur des races par la rivalité et par le combat. Ainsi les tigres, les lions, et toutes les espèces féroces, se font des guerres furieuses à l'époque de leurs amours. Quelquefois aussi elle multiplie les femelles un peu plus que les mâles, dans l'intention de réunir des troupeaux, de fonder des colonies par les traits d'une possession tranquille.

Mais, en arrivant à nous, la loi prend un caractère plus sacré. Dans les animaux, elle ne s'occupe que de la conservation de l'espèce ; dans l'homme, elle semble songer au bonheur de l'individu. La règle morale ressort du soin que prend la nature de créer éternellement un homme pour une femme, une femme pour un homme, le nombre des hommes et des femmes étant toujours égal sur la terre. Ainsi la nature ne donne pas un sérail, elle nous donne une compagne ; et cette compagne, elle ne nous la donne pas pour une saison, elle nous la donne pour

la vie. Réalisant, en quelque sorte, la fable ingénieuse de Platon, qui fait de la femme la moitié de l'homme, elle appelle l'âme à la recherche de l'âme, et nous recomplete par l'amour.

L'unité dans le mariage, tel est l'ordre établi par la nature; et la civilisation du globe tient à l'accomplissement de cette loi.

Elle sépare l'Orient de l'Occident.

Vous voyez d'une part l'esclavage, la clôture, la barbarie, les mutilations forcées et volontaires; de l'autre, la liberté morale et sociale.

Où la jeunesse n'a point d'amour, où l'homme n'a point de compagne, où les enfants n'ont point de mère, ne cherchez pas la civilisation.

Si l'amour n'était qu'une petite convulsion, comme l'appelle Marc-Aurèle, l'homme ne s'élèverait guère au-dessus de la brute. Il doit toute sa supériorité à la puissance morale de l'amour; et cela est si vrai que, partout où il méconnaît cette puissance, sa supériorité s'évanouit.

C'est qu'alors l'homme se méprise dans une partie de lui-même, c'est qu'il s'avilit dans la femme, c'est qu'il se mutile de la moitié de son âme, et que toute mutilation le démoralise. Et comment connaîtra-t-il la vertu, s'il flétrit son guide le plus ardent et le plus aimable? Qui lui apprendra les grâces de l'innocence, les dévouements du cœur, et ces élans pieux vers le ciel, qui sont la vie de l'amour? L'amour! voyez comme il repousse l'ambition, comme il méprise la richesse, comme il est prêt à tous les sacrifices qui font les héros! Ce qui nous charme

dans l'amour, ce ne sont pas ses plaisirs si vifs; ce sont ses dévouements, sa pudeur, sa fidélité: nous n'en voyons que le sublime, nous n'en citons que les joies morales et les élans divins. Nos rêves les plus gracieux ne le transportent ni dans le palais des rois, ni dans les fêtes voluptueuses de l'Orient, mais dans une chaumière, au milieu des bocages et des gazons; tout dans la nature nous semble fait pour l'embellir et pour le concentrer. Et lorsqu'en parcourant une campagne solitaire nos yeux rencontrent quelque site charmant, un simple verger avec une source jaillissante, un bois où le rossignol se fait entendre, soudain nous y plaçons des amants heureux, et l'imagination enchantée ne nous offre rien de plus délicieux qu'une vie innocente écoulee sous ces ombrages dans les ravissements de l'amour.

Voilà les désirs, voilà les ambitions du cœur! l'amour nous inspire tout ce que demande la sagesse; il nous ouvre à quinze ans ce monde enchanté, où le beau et l'infini nous apparaissent comme le seul but de la vie. Et qu'on ne dise pas que ce monde est imaginaire! ces perfections idéales! objets de nos rêveries, ces dévouements qui nous semblent si faciles, toutes ces images riantes de la vertu dans l'amour et du bonheur dans la médiocrité, tout cela est vrai: il n'y a même que cela de vrai sur la terre. La nature ne nous trompe pas; c'est le monde qui nous trompe lorsqu'il nous arrache à ces illusions de la vérité, pour nous plonger tout vivants dans les tristes réalités de ses vices et de ses mensonges.

Le développement des facultés de l'âme tend à faire régner l'amour sur la terre, comme le développement de l'intelligence tend à y faire régner l'ambition.

L'amour est un ange qui vient à nous sur des ailes de flamme, non, comme l'a dit une femme de génie, pour nous faire faire de l'égoïsme à deux, mais pour nous introduire dans la vie active, et nous en rendre les peines légères et les devoirs faciles. Il est vrai que l'amour a ses heures d'égoïsme. D'abord les amants se cherchent et soupirent ; puis, comme des fleurs qu'un vent doux détache de la tige maternelle, ils se séparent de la famille et se laissent emporter dans la solitude. Ce besoin d'isolement aux jours de la jeunesse se trouve exprimé dans les livres les plus anciens. L'épouse du *Cantique des Cantiques* veut fuir le tumulte des villes, la vue des hommes la distrait de son amour. « Viens, mon bien-aimé, dit-elle, sortons dans la campagne, allons habiter aux champs. Levons-nous du matin pour visiter nos vignes, pour voir si elles commencent à pousser leurs fleurs. » Ravissantes paroles qui respirent la volupté, et semblent confondre les délices de l'amour avec les délices de la vie champêtre ! Mais ce sentiment, instinct secret de la pudeur, dure à peine quelques instants ; la nature se hâte d'en élargir le cercle, et c'est ici qu'elle montre à la fois sa sagesse et sa sollicitude : elle ne détruit pas, elle règle. C'est en multipliant les félicités de l'amour qu'elle met des bornes à son égoïsme.

Ces deux êtres qui s'isolaient de la société, qui voulaient vivre seuls et ne vivre que pour eux, nous les voyons tout à coup reparaitre au milieu d'un groupe de petits enfants ; ils s'avancent le front rayonnant d'une double joie, et comme entraînés par ces liens nouveaux qui les rattachent au monde. Vous les plaignez de la perte de quelques moments d'ivresse, et vous ne voyez pas les délices qui les attendent. Et qui donc sur la terre éprouva jamais des jouissances aussi pures et aussi nombreuses ? Attachée à son mari par tous les devoirs de la tendresse, à ses enfants par tous les devoirs de l'amour, la femme recueillie dans son sein les plus douces affections de la nature. L'esprit et le cœur sont chez elle dans une continuelle activité ; elle vit en lui, elle vit en eux, dans le présent, dans le passé, dans l'avenir, et des voluptés infinies sont le prix de ses tendresses inépuisables.

S'isoler est une des premières phases de l'amour, mais non l'amour lui-même : l'amour ne rétrécit pas le cœur, il le dilate et le rend capable de vaincre le néant. Ingrats que nous sommes ! nous nous plaignons de voir sitôt disparaître ces temps de solitude et d'égoïsme, et nous ne sentons pas que la famille et la société seraient perdues, si un tel enchantement pouvait durer toujours. En cessant d'être social, l'homme cesserait d'être puissant : l'amour, qui l'élève au ciel, lui ferait perdre jusqu'à son empire terrestre.

Heureusement la nature est plus grande que nos désirs et plus généreuse que nos volontés.

En effet, l'homme soupire et languit aux pieds de sa maîtresse ; mais à côté de sa compagne, au milieu de ses enfants, il jouit de la plénitude de son être. Soutien de sa race, protecteur de sa jeune famille, tout ce qu'il y a en lui d'actif, de noble, de fort, de généreux, se trouve excité et mis en œuvre. Et cependant il n'a rien perdu de son amour ; seulement, comme sa compagne, il le répand sur un plus grand nombre d'objets. Toutes ces petites mains qui le caressent, tous ces visages rians qui l'environnent lui rappellent celle qu'il aime : il la reconnaît dans le sourire de ses enfants et la bénit dans leur innocence. Ah ! les grâces de la jeune vierge n'ont jamais excité de plus doux transports que les vertus de la mère de famille ! L'amour, c'est du bonheur pour la jeunesse, pour la vieillesse, pour l'éternité !

Aimez, et vos désirs seront remplis ; aimez, et vous serez heureux ; aimez, et toutes les puissances de la terre ramperont à vos pieds. L'amour est une flamme qui brûle dans le ciel et dont les doux reflets rayonnent jusqu'à nous. Deux mondes lui sont ouverts, deux vies lui sont données : c'est par l'amour que nous doublons notre être ; c'est par l'amour que nous touchons à Dieu.

CHAPITRE XVIII.

DE L'AMOUR MATERNEL. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
 Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle ;
 Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
 La grappe distillant son breuvage embaumé,
 Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
 Et faisait admirer à notre simple enfance
 Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
 Avaient ainsi que nous leur-père dans les cieux.

(LAMARTINE.)

La fin qui lui faisait aimer la gloire était la joie qu'il voyait que sa mère en recevait.

(PLUTARQUE, *Vie de Coriolan.*)

Tous nos attachements terrestres sont inspirés par le plaisir ; l'amour maternel seul naît au sein de la souffrance. « Figurez-vous, dit Plutarque, les sensations de la femme aux premiers jours du monde, lorsque après les douleurs de l'enfantement elle vit son nouveau-né sur la terre, souillé de sang, et plus semblable à un animal écorché qu'à une créature vivante. Sans doute elle dut le regarder comme un mal dont la nature venait de la délivrer ; aucun charme visible ne l'attirait vers lui ; son cœur n'était ému ni par l'attrait des formes, ni par la douceur

de la voix ; et cependant, encore tout échauffée de ses souffrances, toute tremblante de l'angoisse de son travail, elle le lave, le caresse, le prend dans ses bras, l'enveloppe dans ses vêtements, et l'approche de son sein, la nuit, le jour, recommençant sans cesse un labeur qui ne la fatigue jamais, et, en échange de tant de sacrifices, ne recueillant que des pleurs et des gémissements ! »

Eh bien ! cette force plus puissante que la douleur et le dégoût, cette force dont Plutarque s'étonne avec raison, n'est qu'un sentiment animal : la tendresse de la chatte pour ses petits ; un instinct aveugle qui appartient à la plante, à l'insecte, au quadrupède, aux oiseaux comme à la femme : loi immuable de la nature, loi de conservation, et voilà tout.

C'est elle qui prépare dans la plante le lait qui nourrit la graine, le duvet qui la réchauffe, les gousses et les cloisons qui l'abritent ; c'est elle encore qui pourvoit la graine de crochets, de voiles, de coques, d'ailes, d'aigrettes, suivant qu'elle veut envoyer des colonies sur les montagnes, ou livrer ses flottes végétales au cours paisible d'un ruisseau.

Dans les êtres plus parfaits, cette force intelligente s'associe aux passions, double leur puissance, et les élève jusqu'à l'industrie. L'oiseau tresse son nid avant de savoir qu'il va produire quelque chose dont il devra prendre soin, il l'environne d'un duvet délicat avant de connaître la délicatesse de sa couvée ; il couve, c'est-à-dire que l'être le plus actif reste immobile pendant plusieurs semaines sur une coque

froide et insensible avant de savoir qu'elle renferme des êtres semblables à lui¹. Enfin, les petits étant éclos, il apporte leur nourriture, il écarte leurs ennemis, il chante, il s'inquiète, il se réjouit, il se désespère, et tous ces travaux pénibles ou joyeux doivent rester sans récompense, aucune tendresse filiale ne répondra jamais à ces tendresses maternelles. Un jour les petits essayeront leurs ailes ; un autre jour ils prendront leur volée et disparaîtront dans les plaines de l'air. Les animaux n'ont point de famille : ils ne sont véritablement ni pères, ni mères, ni parents : ils sont les ouvriers de la nature.

Ainsi, quoique les êtres organisés naissent faibles et ineptes, quoiqu'ils naissent environnés d'ennemis, et pour ainsi dire sur un champ de bataille, ils naissent en sûreté. L'amour maternel les couvre de ses prévoyances et de ses dévouements. Sentinelle vigilante, il veille auprès de chaque berceau, non à la conservation d'un être isolé, d'un quadrupède, d'un oiseau, d'une mouche, ou même d'un enfant, mais à l'accomplissement de cette grande œuvre de la nature qui veut que tout meure et que rien ne périsse, que tout naisse et que rien ne soit immortel. Quels que soient donc les besoins de tous les êtres, leur férocité et leurs ravages, quelles que soient les exigences de la mort, l'amour maternel reste vainqueur sur le globe, qu'il renouvelle. Par lui, toute

¹ Deux moineaux, le mâle et la femelle, venus au monde par la chaleur artificielle d'un four, et séparés dès leur naissance de tous les individus de leur espèce, font leur nid et couvent leurs œufs comme s'ils avaient reçu l'instruction de leurs parents.

plante se résume dans sa graine, tout insecte dans son œuf, tout animal dans ses petits : il est à la fois la source de la vie et la limite de la destruction.

Un fait digne de remarque, c'est que l'amour maternel lui-même ne dure, dans chaque animal, que le temps nécessaire à la conservation de l'espèce ; dès que les petits n'ont plus besoin de leurs mères, leurs mères les abandonnent. Ce sentiment si fort, si tendre, si caressant, si sublime, qui fut la source de tant de sacrifices et de privations, s'éteint tout à coup dans l'indifférence la plus complète. Le matin, cette mère aurait livré des combats furieux pour défendre sa géniture que le soir elle ne connaît plus. Et cet abandon, qui n'éveille aucun regret, qui ne laisse aucun souvenir, s'opère au moment où de longues habitudes, où la reconnaissance semblaient devoir le rendre impossible. Quand on songe que l'harmonie du globe tient à cette double loi d'amour et d'indifférence, on s'étonne de ne la voir signalée nulle part. Imaginez seulement quelle puissance nouvelle l'affection permanente des animaux introduirait sur la terre, quelle force ajoutée à leur instinct exterminateur. Qu'un cri de guerre se fasse entendre, et vingt générations vont surgir autour d'une seule femelle, les familles seront des armées, et toutes ces armées ne travailleront qu'à détruire. Pour empêcher ces destructions, pour établir l'équilibre de la vie et de la mort, il suffit de l'indifférence avec une seule exception. Cette exception, c'est au cœur de la femme qu'elle repose : là seulement l'amour ma-

ternel est un sentiment durable, parce qu'il est moral ; il participe de l'infini, qui donne des ailes à notre âme, et c'est ainsi qu'il enfante la famille, les nations et le genre humain.

Le véritable amour maternel, l'amour humain, commence donc où finit l'instinct animal. Certes, notre projet n'est pas de rabaisser les soins matériels donnés à l'enfance ; mais il faut bien que les femmes le sachent, et comment le sauront-elles, si personne n'ose le leur dire ? elles ne seront mères, suivant la loi morale de la nature, que lorsqu'elles travailleront à développer l'âme de leurs enfants. Leur mission sur la terre n'est pas de procréer un bipède intelligent ; c'est un homme complet que le monde leur demande, un homme dont toutes les passions participent du beau et de l'infini, qui sache choisir sa compagne, inspirer ses enfants, et, s'il le faut, mourir pour la vertu. Il y a donc pour la femme un double devoir, comme il y a pour l'homme une double naissance : naître à la vie, ce n'est rien que naître au plaisir et à la douleur ; naître à l'amour de Dieu et des hommes, c'est là véritablement naître ; et cette seconde naissance, notre mère nous la doit, si elle veut jouir d'un autre bonheur que de nous voir respirer et digérer, de ce bonheur que Shakespeare exprime si bien lorsqu'il fait dire à la mère de Coriolan : « J'éprouvai moins de joie à sa naissance que le jour où je lui vis faire une action d'homme ! »

Il est beau de surprendre, comme le fait Plutarque, dans le cœur du fils l'origine de cette joie de la

mère : « La fin qui lui faisait aimer la gloire, dit-il en parlant de Coriolan, était la joie qu'il voyait que sa mère en recevait¹. » Ces deux âmes s'étaient entendues pour le bien de la patrie et de l'humanité !

¹ Plutarque, *Vie de Coriolan*.

CHAPITRE XIX.

DE QUELQUES AUTRES LOIS DE LA NATURE.

Ce sont les hommes qui font leur propre malheur ; les lois de la nature sont toutes fondées sur l'amour, les lois humaines le sont sur le besoin de punir le crime. Heureux ceux qui ne sont gouvernés que par les lois de la nature !

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Arcadie*, p. 154.)

Les cinq lois qui précèdent engendrent une multitude de lois secondaires également applicables à l'homme et aux animaux. Telle est l'amitié, qui, chez les Grecs, devint une loi politique ; et la tendresse paternelle et filiale, seul appui moral de la législation des Chinois et cause principale de sa longue durée. Nous ne développerons point ici ces diverses modifications du sentiment de l'amour : notre sujet nous entraîne vers des lois d'un ordre plus élevé, et qui nous placent immédiatement sous la main de la Providence. Telle est la loi qui établit qu'aucun objet ne contient en soi la cause première de son existence, et ces trois autres lois que nous formulerons ainsi :

L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau ;